

Les écrits

IES ÉCRITS

De Miami à mamie Quelques notes prises de dos

Olga Duhamel-Noyer

Numéro 163, automne 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98006ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Duhamel-Noyer, O. (2021). De Miami à mamie : quelques notes prises de dos. *Les écrits*, (163), 126–130.

DE MIAMI À MAMIE
QUELQUES NOTES PRISES DE DOS

J'ai choisi une première approche du thème *Lire l'autre*, par le biais de la photo joyeuse d'inconnues, prise à Miami, tandis que je commençais un nouveau projet de roman. Il me semblait que ces femmes étaient à la fois l'autre et à la fois moi-même, plus jeune, à un autre temps de ma vie. Cette divagation sur ce que représente le fait de parler des autres, tandis que je suis représentée de dos à l'intérieur du cadre, m'a fait glisser de Miami à mamie, ma grand-mère, dont je me suis occupée un peu durant la dernière année. Là encore, il m'a semblé que j'étais de dos et que ma grand-mère était l'autre. J'évoque dans les lignes qui suivent la distance qui nous séparait, mon effort pour la comprendre, pour la lire et, tandis qu'elle disparaissait tout doucement, aux heures les plus sombres, la manière dont nos visages, dans mon esprit, ont fini par se superposer l'un à l'autre.

La photo a été prise durant un voyage à Miami Beach. Je n'étais jamais allée en Floride et, alors que l'Occident était sur le point de basculer dans la pandémie, avec l'étourdissante insouciance du présent qui, dans un même mouvement paradoxal, se mêle à une anxiété continue, il y avait eu, comme il y en a toujours, des billets d'avion pour presque rien et l'occasion de partir une semaine, en famille, avec Florence et notre fils, dans cet endroit de rêve. Pour se changer les idées. Pour suspendre quelques jours les impératifs de nos vies studieuses.

Une fois sur place, tout était comme dans les films et les documentaires, mais en mieux. Dehors, les tons chatoyants des éclairages tenaient davantage d'Hollywood que d'un quelconque urbanisme. Le jour, la plage exagérément vaste accueillait des baigneurs, que les rouleaux de l'océan balançaient avec mesure. Et, en retrait de cette étendue de sable blanc, les célèbres bâtiments Art déco se découvraient à la manière d'une étonnante dentelle moderne.

Là-bas, comme tous les touristes à Miami Beach, nous avons arpenté les grands boulevards, découvert la promenade qui longe la plage et dormi, nous aussi, un moment sur le sable, chauffés par le soleil.

Puis, au milieu du séjour, pour voir autre chose, nous avons demandé à un taxi de nous emmener à Miami visiter le Design District, ce quartier dans lequel de jolis espaces réinvestissent les friches industrielles avec une ambition artistique. C'est là que des jeunes femmes m'ont demandé de les prendre en photo, en me tendant un téléphone particulièrement grand.

Lorsque des inconnues vous demandent de prendre une photo, en vous tendant leur appareil, par définition, vous n'êtes pas dans l'image. Vous actionnez le mécanisme tant bien que mal et personne ne pense plus à vous pour la photo.

Ce qui m'amuse, c'est que Florence a étrangement pris une photo de la scène. Je découvre par hasard la photo de ces jeunes femmes à peu près au moment où je griffonne les premières notes pour ce texte dont je viens de découvrir le thème : Lire l'autre.

Que l'on ne puisse plus vraiment passer les frontières aisément intensifie sans doute pour moi l'effet de cette petite photo. Mais il y a aussi le fait que, juste avant de partir pour Miami Beach, j'ai commencé l'écriture d'un nouveau livre qui a pour titre *Le plaisir des filles*. Et ces cinq inconnues pourraient aussi bien être les personnages de ce nouveau roman, dont je ne sais pas beaucoup de choses encore. Pour le moment, il est question de ce que signifie prendre sa place dans le monde quand on est une jeune femme, que l'on sort à peine de l'adolescence et que l'on est attirée physiquement par les filles. Je dois avoir l'âge des mères de ces cinq inconnues maintenant. Mon regard s'attarde sur leurs poses qui ne me sont pas destinées. Pas plus que ne me sont destinées leurs tenues. Évoquer l'homosexualité est presque obscène devant cette image. Et je revois ces horribles moments au secondaire où je suis tourmentée par l'idée que les filles de l'école découvrent mon homosexualité, ma bisexualité ou peu importe, et qu'elles pensent que je les désire. Des décennies ont passé et je suis encore prête à jurer que les filles de ma classe ne m'ont jamais inspiré le moindre désir. Et le dérisoire de cet empressement, resté intact chez moi, à jurer, me fait sourire. Un simple résidu du dégoût que l'homosexualité a pu inspirer autour de moi et que je n'ai visiblement pas oublié.

De cette photo, j'aime le dispositif léger pour montrer un angle autre. Moi, dos à ce qui se passe. Et qui photographie ces jeunes femmes à leur demande. Un faux clin d'œil à l'œuvre de Michael Snow, *Autorisation*. La féminité de plusieurs filles de mon roman est aussi exubérante que celle des cinq filles de la photographie, elles se ressemblent d'ailleurs en vérité, et pas juste parce qu'elles ont à peu près le même âge. Leur féminité est débordante et le monde extérieur se charge de leur rappeler constamment de rester à leur place. En retrait. Je scrute ces filles du regard. La fièvre et les rêves bizarres qui les habitent me sont familiers.

Pour *Le plaisir des filles*, j'ai pris des notes sur mes premières soirées passées dans un club où il n'y avait que des femmes. La rencontre d'origines sociales diverses que le désir homosexuel rendait possible m'a marquée. Dans les premières pages du livre, je suis beaucoup plus jeune qu'aujourd'hui, mais au fond, je suis aussi de dos, comme à Miami. Et comme à Miami, à la fois, je me reconnais dans ces filles et à la fois, elles me demeurent lointaines.

J'entendais récemment Janette Bertrand parler d'elle comme d'une fille. La camaraderie qui reste attachée au mot *filles* demeure, c'est normal, dans la bouche d'une fille de 95 ans à la vitalité hors du commun. Peut-être que les filles de mon nouveau livre vieilliront. On verra.

Le dernier jour du séjour à Miami, coincée à l'aéroport au milieu de la foule, parce que l'avion avait du retard, beaucoup de retard, je me souviens avoir lu par-dessus l'épaule d'un touriste, qu'un premier cas d'infection à la Covid-19 avait officiellement été recensé dans le Sunshine State. On connaît la suite. Du moins, on sait à peu près comment l'année 2020 se terminera.

Nous sommes rentrés le 4 mars 2020 de cette petite escapade. Le 11, nous étions au CHSLD pour fêter les 96 ans de ma grand-mère. La surdité de mamie a fait que, durant toutes ces années, nous avons dû nous approcher beaucoup et parler très fort, à sa demande, dans son oreille pour qu'elle entende. Ce jour-là, ma mère a amené le champagne, je devais avoir apporté des coupes. Florence, qui a toujours fait rigoler mamie – *vous être drôle, vous!* – lui disait des trucs sans queue ni tête, qui la faisaient rire. Nous n'avons pas parlé de Miami à mamie et, si on l'avait fait, la surdité aurait rendu difficile la distinction entre les deux mots. Déjà, mamie faisait moins la conversation.

Je me souviens le 11 mars avoir prévenu Florence de ne pas trop approcher ma grand-mère quand même. Je devais avoir lu qu'on pouvait transmettre de cette façon-là le virus dont tout le monde parlait désormais.

Après, tout s'est fermé et les vieux ont commencé à mourir à l'intérieur des CHSLD. Dans celui de ma grand-mère, il n'y a eu que très peu de cas et elle n'en faisait pas partie. J'ai été désignée aidante naturelle par la famille dès que les visites en CHSLD ont pu reprendre. Durant un moment, j'ai été la seule autorisée à la voir.

Mamie n'entendait plus rien depuis longtemps, ne parlait quasiment plus, ne pouvait plus marcher, mais continuait de terminer méthodiquement ses repas. Je n'ai jamais été particulièrement proche d'elle, je l'ai toujours beaucoup aimée bien entendu et je suis sûre qu'elle m'aimait beaucoup aussi, simplement elle est toujours restée lointaine, distante et pas particulièrement affectueuse. C'est la seule personne pourtant hors de ma bulle dont j'ai caressé les cheveux, touché les mains, tapoté l'épaule des mois durant et qui me disait avec amour, les yeux dans les yeux, *je t'aime beaucoup, toi*.

J'appelais ses deux filles sur FaceTime, à l'écran elle leur envoyait la main tant bien que mal, tandis que j'animais une étrange conversation entre mère et filles, dans laquelle la mère restait presque entièrement silencieuse. Il n'y a pas vraiment eu de conversations non plus entre nous durant ces mois confinés. Vers la fin, une fois, mamie a dit qu'elle était triste. Quand je lui ai demandé pourquoi, elle a répondu *Parce que je voudrais encore être jeune, mais je ne suis plus jeune*.

Pour ce qui me concerne, quand j'étais jeune, à l'école que j'ai fréquentée durant les cinq années de mon secondaire, il y avait un local dans lequel la direction envoyait les retardataires patienter jusqu'à la cloche annonçant période suivante. Durant toutes ces années, j'ai passé beaucoup de temps assise dans le local 316. Il me semble qu'il y avait toujours une jolie lumière dans ce local du 3^e étage où l'on pouvait travailler à ce qu'on souhaitait. J'ai repensé à ce local quand mamie a emménagé en résidence. Quand elle est tombée et qu'après avoir passé deux jours sur la civière d'un couloir de l'hôpital, elle a été transférée dans une maison de convalescence tout à fait sinistre où des éclopés de toute sorte et de tous les âges espéraient guérir au plus vite afin de rentrer chez eux. Dans cet établissement, la chambre qu'elle partageait avec une femme détestable n'avait rien de lumineux, mais il s'agissait quand même du 316. J'étais bien entendu mortellement inquiète pour mamie, persuadée que la vie de ma grand-mère âgée alors de près de 90 ans ne tenait plus qu'à un fil, qui menaçait de se rompre à chaque instant. Heureusement, elle a pu retourner à sa résidence assez rapidement et les jours ont continué de s'écouler paisiblement. Puis, un jour, après des années d'attente, mamie a pu avoir enfin une chambre dans un CHSLD bien mieux que celle qu'elle avait jusque-là. J'ai trouvé amusant que, pour sa dernière chambre, alors qu'elle avait atteint un âge vénérable, on lui donne la 316.

Comme si l'administration de l'établissement avait en quelque sorte acté le retard que mamie continuerait de prendre encore sur la mort.

C'est dans la chambre 316, baignée de lumière, que nous avons célébré les derniers anniversaires de mamie. Ma mère a ainsi fêté le 11 mars 2021, les 97 ans de mamie. Suivant le protocole sanitaire, une seule personne pouvait être dans la chambre avec ma grand-mère cette fois. Et il n'y a pas eu de champagne. Mamie n'allait plus bien du tout déjà et, depuis, elle est partie pour de bon.

Durant les dernières semaines, quand je lui demandais si elle avait mal quelque part, elle répondait tout doucement soit *J'ai mal partout*, soit, et le plus souvent, *C'est pas si pire*. Sans un mot de plus.

J'ai scruté l'expression de ses yeux, de sa bouche, j'ai lu les traits du visage de mamie pendant tous ces mois. Souvent inexpressif. Rieur quand même à certains moments. Et plus les semaines passaient, à travers mon masque, ma visière, la jaquette de l'hôpital et les chaussons bleus, plus ce visage se rapprochait du mien. Comme si 97 ans ce n'était pas particulièrement vieux au fond. Et comme si mes yeux rejoignaient ses yeux très clairs. Comme si nos deux visages se superposaient.

-

Olga Duhamel-Noyer est née à Montréal en 1970. Elle a publié à ce jour cinq romans dont *Une autre vie est possible*, *Mykonos* (sélectionné pour le Prix France-Québec), *Le rang du cosmonaute* et *Highwater* (finaliste au prix Anne-Hébert).
